BnF Gallica

Lettre à M. le Mis de Ximenès, sur l'influence de Boileau en littérature / (Signé : le chevalier de*** [M. de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Cubières-Palmézeaux, Michel de (1752-1820). Auteur du texte. Lettre à M. le Mis de Ximenès, sur l'influence de Boileau en littérature / (Signé : le chevalier de*** [M. de Cubières-Palmézeaux]). 1787.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

L 12. 2202.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LETTRE

A

M. LE MARQUIS DE XIMENES.

L 27
n 2202

LETTRE
A
M. LE MARQUIS DE XIMENÈS
SUR
L'influence de BOILEAU
EN LITTÉRATURE.

QUEL dommage qu'avec tant de lettres, de goût & de talent, Boileau n'ait pas été doué d'un cœur plus ſenſible & d'un eſprit plus philoſophique ! *M. du Saulx, Diſcours ſur les Satyriques Latins.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à Paris, chez ROYEZ, Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

AVIS DES EDITEURS.

CETTE Lettre à M. le Marquis de Ximenès, qui a été achevée le 1 mai de cette année 1787, venait d'être livrée à l'impression, lorsqu'il a paru dans le Journal de Paris des réflexions sur Boileau, signées par M. *Nigood d'Outremer*. Nous ne savons quel est ce M. Nigood qui se dit Peintre ; mais il nous semble que ses idées sont ingénieuses, et annoncent un esprit philosophique et cultivé : il s'est rencontré en deux ou trois endroits avec l'Auteur de la lettre que nous publions, et c'est tant mieux pour l'un et l'autre. Il est bon que de tems en tems on secoue les fers des préjugés littéraires, et les Brutus sont rares dans tous les pays. On ne donnera point les mêmes éloges à M. *Daunou de l'Oratoire*, qui vient aussi de mettre au jour son *Discours sur l'influence de Boileau* ; mais ce Discours a été couronné par l'Académie de Nîmes, et il méritera

des encouragemens d'un autre genre. Nous observerons cependant à M. Daunou de l'Oratoire, qu'on ne doit point appeller *Ecrivains obscurs* et *Littérateurs subalternes* tous ceux qui ont critiqué Despréaux, ou qui ne l'ont point admiré exclusivement. Voltaire, Helvetius, Fontenelle, d'Alembert, Huet Evêque d'Avranches, Thomas, parmi ceux qui ne sont plus, et MM. de Marmontel, de Condorcet, du Saulx, Mercier, *&c.* ne sont ni subalternes, ni obscurs. Cette maniere de s'exprimer peut avoir cours à l'Oratoire ou dans les Colleges de l'Oratoire; mais à Paris on parle plus poliment, et lorsque l'on se permet de juger avec modération un Ecrivain qui a jugé presque tous ses contemporains avec assez d'amertume, on ne croit pas s'exposer à de pareils reproches; ils ne sont dignes ni de l'homme qui les fait, ni des hommes sur qui ils tombent. Les Satyriques d'ailleurs qui en général font profession de sévérité, et sont quelquefois un peu enclins à la partialité et à l'injustice,

sont-ils donc les seuls hommes envers lesquels il soit défendu d'être juste ?

Nous observerons encore à M. Daunou, qu'il s'est trompé évidemment dans une de ses notes, en disant que le Perraut, qui fut Architecte et Médecin, fut aussi l'Auteur du *Parallele des anciens & des modernes.* Il y a eu quatre Perraut, qui tous quatre étaient freres comme les quatre fils Aimont, et qui tous quatre avaient du mérite. Celui à qui nous devons l'admirable façade du Louvre, et qui se nommait *Claude*, n'est point le même qui a composé le parallele, lequel s'appellait *Charles.* N'importe, ce n'est pas un crime de prendre Charles pour Claude, et nous ne faisons pas un crime à M. Daunou d'errer sur ces bagatelles. Ce qui est beaucoup moins permis même à un Oratorien, c'est de dire *que l'intérêt de la littérature exigeait les railleries du Satyrique contre les Perraut.* Jamais il ne faut railler un homme de génie, et l'Architecte Perraut en avait; jamais il ne faut railler un Philosophe,

lorsqu'il cherche la vérité, et Perraut le Philosophe l'a cherchée dans son parallele. L'intérêt de la littérature exige au contraire qu'on encourage par des éloges mérités, et les Philosophes et les hommes de génie, parce que, sans eux, il n'y aurait point de littérature. Tout le reste du discours de M. Daunou est excellent, et méritait la couronne.

LETTRE

LETTRE
A
M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

MONSIEUR LE MARQUIS,

C'ÉTOIT un crime à la Cour d'Alexandre que de remarquer la moindre faute dans Homère ; je n'en suis pas étonné ; Homère a été le premier & le plus grand de tous les Poëtes. Homère s'éleve à la hauteur des Dieux qu'il chante, ou plutôt on diroit que l'Olympe se détache à sa voix de la voûte éthérée, qu'il s'abaisse jusqu'à lui, & que ces Dieux en sortent & viennent eux-mêmes offrir leurs traits à ses pinceaux, fiers de se contempler & de s'admirer dans ses ouvrages. C'est le souffle même d'Apollon qui les anime ; il n'est pas un de ses vers qui ne resplendisse de

l'éclat de la divinité ; & la plus merveilleuſe de ſes fables eſt, ſans contredit, l'exiſtence de ſes poëmes ; il eſt permis de douter qu'ils ſoient ſortis de la main d'un homme.

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'Alexandre leur ait voué, pour ainſi dire, un culte religieux, & qu'ayant dépoſé, dans le monument le plus précieux de ſes victoires, le plus riche tréſor du génie, il ait fait de ſa vénération une eſpece de loi, & n'ait voulu voir autour de lui que des adorateurs de ſon idole.

Ce qu'Alexandre avoit fait pour Homère, M. le Marquis, vous paroiſſez vouloir le faire pour Boileau : tout en lui vous ſemble divin, & vous lui rendez preſque un culte de latrie. Mais, quoique, pour me ſervir d'une expreſſion de Boileau lui-même, vous *le logiez dans le plus haut étage*, vous me permettrez de ne partager qu'à demi cet enthouſiaſme : vous me permettrez de voir dans l'Auteur du Lutrin un Parodiſte adroit des Auteurs de l'Iliade & de l'Enéïde ; dans celui de l'Art poëtique un imitateur ingénieux d'Horace, de Vauquelin de la Freſnaye & de S. Geniès ; dans celui des Epitres, & ſur-tout des Satyres, un glaneur furtif d'idées & de mots épars çà & là, & dans tous ſes écrits enfin des gerbes compoſées d'épis étrangers, & ramaſſés dans des domaines qui ne lui appartenaient à aucun titre : que dis-je ? Vous

croyez que l'influence de Boileau a été très-heureuse, & je ne vois que le mal qu'il a fait. Vous croyez que les gens de lettres lui doivent de la reconnaissance ; & j'admire la modération de ceux qui partageant mon opinion, ne sont qu'ingrats envers lui, & portent son joug sans se plaindre. Ceci vous paroîtra paradoxal sans doute, hérétique, mal-sonant, & peut-être insensé. Expliquons-nous. Vous avez du loisir, puisque vous faites de jolis vers & de la prose agréable. J'en ai aussi, quoique je griffonne avec bien moins de succès que vous de la prose & des vers. Permettez donc que je vous développe dans une lettre écrite sans ordre & sans soin les idées qui me tourmentent depuis que j'ai lu le discours que vous avez publié sur l'influence de Boileau, & dédié à l'Académie de Nîmes. Semblable au doigt léger qui fait sortir, en l'interrogeant, des étincelles du tube électrique, ce discours a réveillé en moi une foule de souvenirs & de sensations qui s'entrechoquent, se pressent dans ma mémoire & dans mon cœur, & ne demandent pour se répandre que l'attention d'un lecteur indulgent.

D'abord, M. le Marquis, ne croyez point que mon intention, en vous écrivant, soit de déprimer un homme justement estimé pour ses talens & ses qualités sociales & littérales. J'ai connu bien des Auteurs célebres depuis que

j'habite la Capitale : quelques-uns ne ſont plus ; les autres pourſuivent leur carriere avec gloire. Je m'honore d'être l'ami ou du moins l'admirateur de ces derniers, & j'ai couvert la tombe des précédens d'autant de fleurs que je l'ai pu, & les ombres aimées de Dorat, de d'Alembert, de Voltaire, de Bordes, de Rouſſeau, de Colardeau, &c. m'apparaiſſent quelquefois le front paré des couronnes que je leur ai treſſées. Ma plus douce jouiſſance a toujours été de rendre hommage au mérite qui n'eſt plus, & déſaprouvant d'ailleurs le ton ſatyrique de Deſpréaux, ſerois-je excuſable de l'imiter, en faiſant moi-même une ſatyre ?

L'Art poétique, dites-vous, *eſt le plus beau monument qui ait été élevé à la gloire des Muſes.* Je le crois comme vous ; mais de quoi ſervirait un palais qui offrirait aux Artiſtes les formes d'une architecture ſi parfaite, qu'elle inſpirerait le déſeſpoir, au lieu d'exciter l'émulation ? L'ingénieux & ſage appréciateur de Boileau (M. Marmontel) a dit dans ſon *Eſſai ſur le goût*, que *Boileau n'apprit point aux Poëtes de ſon tems l'art de faire des vers ; car les belles ſcènes de Cinna & des Horaces, ces grands modeles de la verſification françoiſe, étaient écrites, lorſqu'il ne faiſait encore que d'aſſez mauvaiſes ſatyres, & le Miſantrope, le Tartuffe, les Femmes ſa-*

vantes, *Britannicus*, *Andromaque*, *Iphigénie* & *les Fables de la Fontaine avaient précédé l'Art poétique*. Il ajoute qu'*avant Boileau*, *la Langue avoit été formée par les Ecrivains de Port-Royal*, *école de goût & de raison*, & que l'*Art poétique n'apprit rien aux maîtres de l'art*. C'est résoudre une question par des faits que de parler de la sorte, & cette maniere de raisonner n'est pas la moins heureuse de toutes. Lisez d'ailleurs le commencement de l'Art poétique.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a formé Poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est retif.

Ces vers ne disent-ils pas clairement qu'on n'apprend rien aux hommes nés Poëtes, & qu'il est inutile d'apprendre quelque chose à ceux qui ne le sont pas ? Boileau ne détruit-il pas ainsi l'effet des leçons qu'il va donner, avant même qu'il les ait prononcées ? & ne ressemble-t-il pas un peu à un médecin qui dirait à son malade : Prenez ce remede ; il ne vous fera point de mal ; car votre maladie est mortelle, & vous n'en reviendrez pas ; mais prenez-le toujours pour ne pas rendre ma visite inutile, & pour qu'on ne puisse pas

dire qu'un Docteur eſt venu chez vous ſans rien ordonner ?

Suppoſons qu'Ovide, Horace, Jean-Baptiſte Rouſſeau, reſſuſcitent pour un moment, & que rangés en cercle autour de vous, vous puiſſiez leur lire cet Art poétique, ſavez-vous ce qu'ils vous répondraient, au lieu de vous écouter ? Ovide vous dirait, en paraphraſant un peu ſon idée : Que m'importe ce fatras de regles & de préceptes ſi bien exprimés & rangés méthodiquement à la queue les uns des autres ! penſez-vous que j'aie beſoin de tout cela pour me diriger dans mes tranſports poétiques ?

Eſt Deus in nobis : agitante caleſcimus illo.

Ovide.

Horace, non moins agité par le démon des vers, vous fermerait la bouche, en s'écriant d'une voix impoſante :

Favete linguis ; carmina non priùs
Audita ; Muſarum Sacerdos
Virginibus puerisque canto.

Horace.

Et l'impétueux Rouſſeau, *le regard furieux, la tête échevelée*, répondrait au milieu de ſon inſpiration ſubite :

Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt Apollon lui-même,
qui parle par ma voix.

Penſez-vous donc, M. le Marquis, qu'un Prêtre des Muſes qui eſt ſur le trépied (& ces trois Poëtes y ſont, lorſqu'ils parlent de la ſorte), penſez-vous, dis-je, qu'il ne rejette point des conſeils dictés par la raiſon, & que le Dieu qui le tourmente, n'ait pas ſur lui plus d'aſcendant que de froides leçons, quelques ſages qu'elles puiſſent être?

Non-ſeulement l'Art Poëtique n'apprit rien aux maîtres de l'art; mais il retarda les progrès qu'auraient pu faire les éleves; mais il les arrêta à l'entrée de la carriere & les empêcha d'atteindre au but que leur noble orgueil aurait dû ſe propoſer. Les infortunés vîrent la palme de loin & n'oſerent y prétendre de peur de manquer d'haleine au milieu de leur courſe & de trébucher ſur une arène que le doigt du Légiſlateur leur montrait par-tout, ſemée d'écueils & d'abîmes & plus célebre mille fois par les défaites que par les victoires. Boileau en effet explique les régles de l'Epopée, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Ode & de quelques autres genres de Poëſie, avec tant de préciſion, de juſteſſe & d'exactitude, que tout Lecteur attentif ſe croit incapable de les obſerver, & que la ſévérité des préceptes fait perdre l'envie de donner jamais des exemples. Il faut de l'audace, pour entreprendre; du courage, pour exécuter; & Boileau enchaîne

l'audace & glace le courage. Avait-on saisi, avant de le lire, la trompette héroïque ou la flûte champêtre, les crayons de Thalie ou les pinceaux de Melpomene? A peine on l'a lu, que les pinceaux tombent de la main chargés encore de la couleur sanglante, que les crayons s'échappent honteux d'avoir ébauché quelques traits, & que la flûte & la trompette se taisent ou ne poussent plus dans les airs que des sons expirans & douloureux. L'Art Poëtique ressemble à ces Codes religieux que l'on ne suit pas, parce qu'ils imposent tant de devoirs, qu'on désespere de les pouvoir remplir.

Il y a eu, depuis Boileau, quelques hommes hardis qui ne se sont point laissés effrayer par les obstacles ; quelques *heureux téméraires*, pour me servir de l'une de ses expressions, qui pliant les regles à leur génie, au lieu d'asservir le génie aux regles, ont vu leur audace justifiée par le succès : mais combien d'esprits timides, quoique profonds, n'ont point osé s'immortaliser en écrivant, parce qu'il leur a trop fait sentir les difficultés de l'Art d'écrire ! Que de germes il a étouffés dans le champ de la Poësie ! Que d'Aigles jeunes encore il a empêché de grandir & de s'élever vers les cieux ! Que de talens il a tués au moment peut-être où ils alloient se produire !

Si au lieu de lire Rabelais & son cher Baruch,

Lafontaine eût d'abord appris à écrire & à lire peut-être dans les *Satyres* & *l'Art Poëtique* ; s'il se fût bien penétré des maximes impérieuses qu'ils renferment & des loix séveres qu'ils prescrivent, aurait-il osé nous donner des contes délicieux qui blessent, à chaque instant, ces loix & ces maximes, & ces apologues sur-tout, dont les négligences adorables forment un contraste si scandaleux avec des beautés arrangées & des graces tirées au cordeau? Non, non; au lieu d'exercer cette plume enchantereſſe taillée des mains de la nature, & qu'il a pour jamais rendue à son institutrice; il aurait dit tout bas; il aurait sans cesse répété avec sa modestie & sa candeur ordinaires:

Il n'est point de degré du médiocre au pire...
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace & de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Le bonhomme, dis-je, ne croyant pas avoir plus de génie que l'abbé de Pure, n'aurait point voulu ramper avec lui dans la fange; il n'aurait rien écrit sans doute, le monde n'aurait point en vers charmans les plus sublimes leçons de la Morale, & chaque Lecteur n'aurait point un ami qui l'amuse & le console en le rendant meilleur.

Cet effet, M. le Marquis, eſt celui que doivent toujours produire les regles. Les regles ſont en général déteſtées de tout le [illegible] de, & preſque tout le monde s'y ſoumet; pourquoi cela? Il me ſera facile d'en donner la raiſon. Le ſentiment de la liberté eſt gravé dans toutes les ames, & rien n'a jamais pu l'y détruire. L'homme guidé en tout par ſa volonté fait toujours avec grace ce qu'il n'eſt point forcé à faire. Lui impoſe-t on une tâche? ou lui donne-t-on des chaînes? Le travail qui lui plaiſait lui devient inſuportable, & plus le joug eſt peſant, plus il s'efforce à le ſecouer. Il s'enſuit de-là, me direz-vous, que les regles de l'Art Poëtique ne doivent point arrêter l'eſſor du Poëte, quelqu'onéreuſes qu'elles lui paraiſſent. Non, M. le Marquis; lorſque les regles ſont accréditées à tel point qu'on ne peut les braver ſans paraître ridicule; lorſqu'elles ont acquis un ſi grand empire, que la Philoſophie même craindrait d'en montrer les divers abus; lorſque le temps leur a donné une ſanction & des droits impreſcriptibles; le Poëte alors n'oſe ni les contredire ni les éluder. Semblable à l'eſclave impatient du joug, & qui cependant le porte ſans mot dire, il obéit au tyran, & le maudit en ſecret, & gardant conſtamment un ſilence farouche, il laiſſe vieillir ſon génie dans l'oiſiveté plutôt que de l'avilir par des ouvrages inférieurs

à ceux qu'il aurait pu produire, par des ouvrages marqués non à son coin, mais à celui de la servitude. Pourquoi en effet vouloir donner des fers à cette Nymphe agreste & quelquefois un peu sauvage, qui ne doit le plus souvent toutes ses graces qu'au libre exercice de ses facultés? La Poësie ressemble à cette fleur merveilleuse qu'on nommait la *Mandragore*, qui croissait sans culture, auprès des vignes, & qui rendait le vin plus doux. La Poësie est une fleur que la nature produit spontanément & qui embellit la vie, sans que l'on se donne la moindre peine pour la faire éclore ou pour la conserver: elle hait la contrainte & se flétrit, dès qu'elle est transplantée dans un vase trop étroit, ou emprisonnée dans une serre.

Horace, me direz-vous, a donc eu tort de composer un Art Poëtique; Horace avait déjà tracé en vers très-harmonieux les Regles de la versification, & Boileau n'a fait que l'imiter. Horace a eu tort sans doute, & la preuve qu'il a nui à l'Art, c'est que, depuis Horace, excepté Juvénal peut-être, il n'y a eu à Rome que des Poëtes extrêmement médiocres & très-inférieurs à ceux qui avoient brillé avant Horace. Il a fallu une langue nouvelle, une régénération totale dans les expressions, & même dans les idées, pour effacer le souvenir de la désespérante sévérité du Législateur, & lorsque le Dante a donné

ce beau monſtre où l'Enfer & le Paradis doivent être un peu étonnés de ſe trouver enſemble, il n'y a pas apparence que l'Epitre aux Piſons ait influé en rien ſur ſes travaux. Ce ſerait peu que de s'appeſantir ſur des Regles inutiles & dangereuſes à reproduire. Boileau en a donné de négatives qui prouvent combien ſon génie était peu étendu, & le cercle de ſes idées borné. Il ne veut point que le Poëte mette ſon Lecteur en Enfer; qu'il offre Belzebuth, Aſtarolh, Lucifer, &c. Et il prétend que

De la foi d'un chrétien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont pas ſuſceptibles.

Mais lorſque Milton a fait parler avec tant d'énergie & d'éloquence le Prince des Démons, lorſqu'il le peint ſous la figure d'un ſerpent qui ſéduit la femme du premier homme, ne prouve-t-il pas clairement, qu'il n'eſt pas de ſujet, quelqu'aride qu'il ſoit, que le talent de l'homme de génie ne puiſſe enrichir? & pourquoi vouloir l'enfermer dans le champ des Fables anciennes & lui défendre de s'en écarter? Croit-on que la Philoſophie ayant fait main-baſſe, depuis long-tems, ſur tout cet oripeau mithologique, un Poëte ſerait bien venu à nous mettre en vingt-quatre chants la Métamorphoſe d'Io en vache, ou des filles de Minée en chauves-ſouris? Croit-on que

les chauves-ſouris & une vache fuſſent des héroïnes bien intéreſſantes, & que toutes ces vieilles & abſurdes chimères puſſent nous tenir lieu de merveilles plus récentes & plus vraiſemblables? Milton n'a-t-il pas été heureuſement inſpiré, lorſqu'il s'eſt élancé hors du cercle de puérilités ſi vantées, & que ſemblable à Lafontaine il a franchi des barrieres qu'il ne connoiſſait pas?

Un Horloger (1) de Paris vient d'inventer des montres où il y a une bouſſole & un thermometre, & qui ne ſont pas plus grandes que d'autres. Ainſi elles peuvent ſervir ſur terre & ſur mer; ainſi elles ſont d'une triple utilité. Si Boileau avait fait des montres, elles n'auraient jamais marqué que les heures.

Comme les préceptes de Boileau paraiſſent avoir été dictés d'après les exemples qu'il avait ſous les yeux, comme il a calqué ſa théorie ſur la pratique exiſtante, il n'a vu que les Grecs & Homere, que Virgile & les Latins, & il n'a cité que ces éternels modeles: ne jugeant que ce qui était, il n'a point ſongé à ce qui pouvait être; & tel eſt le caractere des eſprits timides & étroits. Il ſemble que c'eſt pour eux principalement qu'un Poëte moderne a fait ces deux vers admirables.

Croire tout découvert, eſt une erreur profonde;
C'eſt prendre l'horiſon pour les bornes du monde.

(1) Il ſe nomme *M. Rouſſeau.*

On avait dit long-tems avant moi que Boileau n'était point Philosophe : sa maniere de sentir & de voir en est la preuve ; mais ses opinions me le confirment autant que tout le reste. Remarquez, je vous prie, qu'il n'a point parlé dans son Art poëtique de deux genres qui conviennent le plus à la morale, de ceux où l'on peut le mieux donner aux hommes des leçons pour se bien conduire, soit envers la société, soit avec eux-mêmes, & ces deux genres sont la fable & l'épitre. Où trouve-t-on des instructions plus aimables que dans les épitres de Pope, de Voltaire, de Chaulieu, & sur-tout les fables de la Fontaine ? N'est-ce point là qu'on se forme à l'art de bien penser, & d'agir avec prudence ? n'est-ce point là que le Stoïcien se cache sous le manteau d'Epicure, & que le sage semble se revêtir de l'écharpe des graces pour apprécier le néant des grandeurs, la futilité de la gloire, la briéveté de la vie & la vanité des prétentions ? n'est-ce point là enfin que la raison s'enveloppe de formes enchanteresses pour se faire pardonner de tristes, mais nécessaires vérités, & n'ouvre jamais une plaie dans le cœur, sans verser au plutôt le plus doux baume sur la blessure ?

Il était tout simple que Boileau, d'après son caractere donné, ne dît rien ni de la fable ni de l'épitre, & s'extasiât sur le sonnet ; il était tout

ſimple que Boileau s'écriât en décrivant cette niaiſerie difficile :

Un ſonnet ſans défaut vaut ſeul un long poëme.

Que fallait-il à Boileau pour le contenter ? D'harmonieuſes billeveſées, des ſtances bien vuides de penſées, mais tombant avec graces & douceur, des mots enfin, des mots & rien autre choſe. Boileau eût été le premier de tous nos Ecrivains, s'il avoit eu le cœur auſſi ſenſible que l'oreille.

Platon & Leibnitz, voyant que l'homme était en proie à des calamités ſans nombre, s'étaient placés entre Dieu & l'homme, & avoient dit à ce dernier : Pardonne à Dieu tes malheurs; tu n'es qu'un point dans l'eſpace, & tu voudrois juger ce qui ſe paſſe autour de toi ! Inſenſé ! apprends que de quelques déſordres particuliers l'ordre général réſulte, & puis celui dont tu te plains, n'eſt-il pas ſouverainement juſte ? Tout ce que tu ignores, il le ſait; il ne peut rien faire ſans cauſe. Apprends que ſi ton petit globe eſt bouleverſé quelquefois, c'eſt pour mieux établir l'harmonie entre ces milliers de mondes qui ſont ſuſpendus & balancés au-deſſus de ta tête. Entends rouler ces ſpheres en cadence & avec majeſté; ſeche tes pleurs, & jouis du calme univerſel, quoique tourmenté par les orages. Ces

mots sont les plus consolans que jamais une bouche humaine ait prononcés. Leibnitz les avait réduits en systême ; Pope s'en empare, & dans son *Essai sur l'Homme*, espece de poëme didactique, il en forme quatre tableaux, où les couleurs sont si bien fondues, qu'il suffit à l'infortuné d'y jetter un regard, pour oublier ses malheurs. Boileau n'imaginant point qu'un poëme didactique puisse s'élever à ces idées grandes, générales & concentriques, pour ainsi dire, avec tous les points de l'univers, se tait sur le poëme didactique comme il s'est tû sur l'épitre & la fable, & cependant il mignarde son distique sur le madrigal, & pompone sa peinture de l'Idille. Boileau ne voyant rien dans la nature qui mérite son attention hors la poésie & les vers, ne songe pas qu'il faut que des vers disent quelque chose, & que la poésie, qui ne renferme que des sons, ressemble à des outres pleins de vent.

Quel bien n'aurait-il pas fait à ses contemporains & à ses neveux, si au lieu de l'Art poétique, il eût traité un sujet semblable à celui de Pope, ou qui par son utilité & son importance fût digne d'en approcher ? S'il eût composé l'*Art des Rois*, par exemple, s'il eût donné aux Souverains des leçons aussi sublimes & aussi bien exprimées sur la maniere de rendre leurs sujets heureux,

heureux, qu'il en dicte aux rimeurs sur la fidélité qu'ils doivent à l'hémistiche, s'il eût lancé contre les tirans ces traits qu'il décoche avec tant de grace contre les Cotin, les Chapelain & les Cassagne, & s'il eût tant soit peu sévré Racine de l'encens qu'il lui prodigue, pour l'offrir aux Antonins, aux Titus & aux Henri IV ; c'est alors que son influence n'eût pas été douteuse, & que son talent sanctifié par le plus noble usage eût mérité des autels.

Ces reproches ne sont pas les seuls qu'on pût faire à Boileau au sujet de son *Art poétique*. Ne croyez-vous pas, par exemple, que les Idilles de Madame Deshoulieres soient infiniment supérieures & aux Eglogues de Segrais & aux Bergeries de Racan ? Les éditions de ces Idilles sont aussi multipliées que celles des Bergeries & des Eglogues sont rares. Il est peu de bons Littérateurs qui ne sachent par cœur *les Moutons*, *le Ruisseau*, &c., & qui ne se plaisent à les réciter comme des chefs-d'œuvres de sensibilité & de douceur. Où voit-on régner mieux que là cette mollesse touchante & abandonnée qui n'a gueres appartenu qu'aux anciens, & qui fait sur-tout le caractere de la poésie champêtre ! Boileau cependant nomme Segrais & Racan avec de grands éloges, & ne dit rien de madame Deshoulieres. Il est vrai qu'elle a cabalé contre la Phedre de

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Racine; mais Boileau devait-il être injuste, parce que madame Deshoulieres l'avait été? ou bien est-ce la malheureuse aventure (1) racontée dans le livre de l'Esprit qui rendit Boileau insensible aux graces d'une femme, uniquement parce qu'elle était femme? Ce n'est point ici le lieu de relever tous les torts qu'a eus Boileau & dans son Art poétique & dans ses Satyres contre beaucoup d'autres Ecrivains très-estimables. *J'embrasserai Quinaut, en dusses-tu crever*, lui a dit Voltaire dans une Epitre charmante. Vous l'embrasseriez vous-même, je le parie. Ainsi passons à un Ouvrage que plusieurs personnes préferent & aux Satyres & à l'Art poétique.

Dans un petit avertissement qui précede le Lutrin Boileau cherche à persuader au lecteur que cet Ouvrage est d'un genre nouveau, & jusqu'alors inconnu en France. D'où vient cette mauvaise foi? n'y connaissait-on pas la *Secchia Rapita* qu'il a imitée en quelques endroits, & sur-tout *la Défaite des bouts rimés* dont il cherche à di-

(1) On avait pu la lire avant dans l'année littéraire, & je ne pense guères qu'il soit permis d'en douter. De pareils accidens sont bien faits pour éteindre la voix & le génie. Lisez les Lettres de Boileau à Racine, vous y verrez l'histoire de la perte de sa voix; & pour celle de son génie, lisez ses Satyres.

minuer le mérite, en disant que c'est une allégorie? Le Poëme de *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des bouts rimés*, est aussi supérieur au Lutrin que l'Iliade l'est à Dulot vaincu lui-même. Je ne sache rien dans notre langue qu'on puisse lui comparer pour le genre héroï-comique, si ce n'est le Vert-vert (1) peut-être. Cet Ouvrage n'est pas entre beaucoup de mains, & peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous en donne une légere idée; il faut d'ailleurs que je prouve ce que j'avance.

La maladie des bouts rimés régna en France depuis 1649 jusqu'environ l'année 1660, & ce fut à un Poëte ridicule, nommé Dulot, qu'on dut cette invention bizarre. A peine il en eut répandu quelques-uns dans les sociétés d'alors, que tout le monde suivit son exemple, comme on a vu de nos jours la manie des Charades, des Calembours & des Synonimes infecter les conversations & troubler les cerveaux les mieux organisés, parce que deux ou trois personnes célebres ont fait cette débauche d'esprit au coin de leurs cheminées. Le perroquet d'une dame de

(1) La mort d'un perroquet donna la naissance à *la Défaite des bouts rimés*, & c'est une ressemblance de plus qu'on peut remarquer entre Vert-vert & ce Poëme.

qualité mourut au moment où l'on se livrait le plus à cet engoûment puérile, & dans le même moment Louis XIV. prit une place forte qui avait servi de retraite au Grand Condé. Ces deux grands événemens firent couler les bouts rimés comme des torrens d'un bout de la France à l'autre ; il n'y eut pas jusqu'aux hommes d'état qui ne s'en escrimassent ; enfin le perroquet l'emporta comme de raison. On oublia que Sainte Menehould avait été forcée à se rendre, & l'on ne songea plus qu'à célébrer l'oiseau jaseur qui venait d'expirer. Sarrazin remplit des bouts rimés en l'honneur de ce Héros burlesque, plutôt pour montrer le ridicule de ce genre, que pour l'accréditer ; & voyant que cette premiere tentative n'était pas suffisante, il résolut de lever des troupes considérables, & d'attaquer l'ennemi en bataille rangée. Voici d'abord le sonnet de Sarrazin sur les bouts rimés donnés alors par un homme que ses grandes charges & ses grandes qualités rendaient également recommandable.

Sonnet sur la mort du Perroquet.

Quand la mort, contre qui vainement on chicane,
Eût fait dans son avril le perroquet . . . capot,
Un coquemart fut l'urne & le précieux . . . pot
Où l'on le mit vêtu de sa verte . . . soutane.

Jupiter troublant l'air ſerein & . . . diaphane,
Le couvrit en couroux des couleurs d'un . . . tripot;
Puis appellant le Dieu qui * * * . . . chabot,
Va, Mercure, dit-il, dans le monde . . . profane,

Rends l'ame au perroquet, ſors-le du . . . coquemart,
Lors comme de S. Paul fondrait le . . . jacquemart.
De l'olympe étoilé deſcend le Dieu ſans . . . barbe,

Et ramaſſant ſoudain ce funeſte . . . débris,
Rend l'ame au perroquet, & plus vîte qu'un . . . barbe
Le reporte en ſa cage au céleſte . . . lambris.

Voici maintenant une courte analyſe du Poëme. Dulot à qui le Poëte donne pour pere *le Herti*, fou des Petites-Maiſons, n'ayant pu ſoumettre le Parnaſſe à ſes loix, monte au royaume de la Lune.

Où les poëtes foux ſont les plus eſtimés,
Et deſcend au pays des puiſſans bouts rimés.

Là, il excite ces derniers à la révolte, & les pouſſe à venir détrôner les Poëmes de France. On l'écoute, on le croît & même on le choiſit pour chef. Il dépêche alors à Paris les quatorze bouts rimés qu'on vient de lire, pour préparer les eſprits à ſe faire des partiſans. Les quatorze envoyés reviennent dire à Dulot qu'ils ont eu le plus grand ſuccès dans la Capitale, que les bons Vers y ont perdu tout leur crédit & qu'il ſera

facile de les chaſſer de France. Le Général enchanté de cette nouvelle, fait un ſacrifice à Mars; il donne enſuite à chacun des quatorze bouts rimés le commandement d'une troupe aguerrie, & l'armée deſcend de la Lune au milieu de la nuit. Mais Appollon à qui tous les ſecrets ſont connus, avertit ſes Poëmes fideles de cette rébellion : ils s'avancent à leur tour, & ſortant ſans tumulte des murailles, ils attendent l'ennemi dans la plaine de Grenelle. Ici finit le Chant premier. L'Auteur, dans le ſecond, fait ſelon l'uſage des Poëtes Epiques la revue ou le dénombrement de ſes troupes & de leurs chefs.

Une fiere Amazone apparaît la premiere :
Les cieux la firent naître auſſi laide que fiere.
On l'appelle *Chicane* : autour d'elle preſſés
Sous ſon commandement marchent mille procès...
Pot vient le pot en tête . . . . .
Soutane avance après ; elle eſt noire, mais belle ;
C'eſt du fameux (1) Dulot la compagne fidele. . .
Six corps reſtent encor : l'un, le peuple des cruches,
Portant ſur leurs cimiers des pannaches d'autruches ;
Cette gent eſt fantaſque, & leur chef *Coquemart*,
Abandonné des ſiens, fait ſouvent bande à part...
Deux barbes vont après, qui grandes & hideuſes
Menent deux bataillons de barbes belliqueuſes...

Eſt-il rien dans notre langue de plus original

(1) Dulot était toujours en ſoutane.

& de plus comique à la fois que cette énumération dans laquelle vous reconnaiſſez une partie des bouts rimés du Sonnet ſur le Perroquet.

Contr'eux d'autre côté va le Poëme épique,
Armé ſuperbement d'armures à l'antique.

Et ſous les ordres de ce Géneral des bons Vers, marchent l'Ode, la Tragédie, la Comédie, les Chanſons, l'Elégie amoureuſe, toutes accompagnées de leurs ſoldats diverſement vêtus. Et à la queue de l'armée :

Au ſonnet difficile eſt l'épigramme jointe,
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.

La bataille ſe donne dans le troiſieme Chant où Dulot eſt d'abord ſur le point de remporter de grands avantages, lorſque le Poëme Epique fondant ſur la chicane, la fait priſonniere.

Le lâche procès fuit jettant par les chemins
Afin de mieux courir & ſacs & parchemins.

Il n'y a pas dans ce Chant un détail qui ne ſoit charmant. C'eſt le plus poëtique, le plus ingénieux de tous, & il faudroit le citer en entier, pour en faire connaître toutes les graces naïves & pittoreſques, de peur de le gâter en le louant. Je paſſe promptement au quatrieme.

Les bouts rimés ont été vaincus & mis en

déroute, quoiqu'ils aient fait des prodiges de valeur, & que ſouvent on les ait vus ſur le point de vaincre, les bons Vers rendent graces aux Dieux

On enterre les morts, & puis on délibere
Ce que des priſonniers il eſt juſte de faire...
On condamne *Soutane* à ſervir la juſtice,
Et le croté pédant & l'homme à bénéfice...
Du lâche *Coquemart* les ſoldats enchaînés
Dans toutes les maiſons eſclaves ſont donnés...
Lambris, malgré ſon or, ſa pourpre & ſon azur,
Se trouve pour jamais garrotté contre un mur.

Cependant comme le Poëme Épique rentre victorieux dans la ville, ſuivi de ſon armée & conduiſant en triomphe ſes priſonniers, un Guerrier vient à lui d'un air menaçant. C'eſt Dulot qui ayant vu que ſes troupes étaient prêtes à ſuccomber, avait été chercher un renfort dans Paris, & perſonne n'ayant voulu le ſecourir, & tous ſes amis l'ayant abandonné, parce que la Renommée leur a dit que pluſieurs de ſes ſoldats avaient pris lâchement la fuite, il attaque le Poëme Epique en déſeſpéré ; il lui fait courir ſouvent des dangers qui intéreſſent le lecteur au ſort de ce noble Général ; mais ce combat ſingulier eſt bientôt fini : Dulot eſt terraſſé : le grand poëme lui fait mordre la pouſſiere ; il expire,

Et ſon ame en rimant s'enfuit dans les enfers.

Qu'il regne une admirable proportion entre toutes les parties de ce petit poëme ! Comme l'action y eſt une, & comme les événemens y naiſſent les uns des autres ! On y marche de ſurpriſe en ſurpriſe ; les tableaux y ſont variés ; ils s'y ſuccédent, ſans jamais ſe confondre, & la concluſion ne laiſſe rien à déſirer. Le ſtyle eſt très-inférieur à celui du Lutrin, que rien n'égale dans notre langue ; mais ne conviendrez-vous pas que le plan en eſt mieux conçu, & l'ordonnance plus ſage ? Boileau, dans l'Art poétique, blâme le Taſſe d'avoir mêlé le ſacré avec le profane : il ne veut pas que les menſonges de la fable ſoient unis avec les vérités de la Religion, & ce ſont des divinités du Paganiſme qu'il a choiſies pour *machines* dans un Poëme dont les héros ſont des Prêtres chrétiens, & c'eſt Thémis qui va rendre viſite à la Piété, qu'aſſurément elle n'a jamais dû connaître, & c'eſt la Diſcorde qui s'introduit chez un Chanoine, & *qui reconnaît l'Egliſe.* Quelle contradiction ! quelle inconſéquence ! N'eſt-il pas inſupportable d'entendre la Piété, habitante de la grande Chartreuſe des Alpes, converſer longuement avec Thémis dont Jupiter a été amoureux, & dont même il a eu deux filles, ſelon tous les Mithologiſtes ; & peut-on ſe plaire à voir la même Divinité qui a cauſé la ruine de Troye brouiller tout dans la Sainte Chapelle ?

On ne voit point de ces fautes ſingulieres dans le Poëme de Sarrazin ; ſes couleurs n'ont rien d'hétérogene, & jamais on n'y trouve de diſparates. Y a-t-il d'ailleurs, comme dans le Lutrin, des incidens ou des perſonnages inutiles & des vuides continuels dans l'action ? L'Epiſode de la molleſſe eſt admirable ſans doute ; l'éloge du Roi s'y trouve placé de la maniere du monde la plus adroite ; mais de bons Juges ont obſervé avant moi que cet Epiſode eſt un hors d'œuvre, qu'il ne court point à l'événement, & que l'incident du hibou, caché dans le pupitre, eſt auſſi inutile que meſquin. Ils ont trouvé que la concluſion de ce poëme était trop ſérieuſe, & point du tout préparée ; que Thémis & la Piété, qui ſont naturellement ſéveres, figuraient mal dans un poëme bouffon, & voici à peu-près comme ils ont raiſonné : Si la Juſtice que le Poëte fait intervenir à la fin, eût été la puiſſance ſupérieure, & qu'après l'avoir long-tems combattue, elle eût triomphé de la Diſcorde qui fait tout mouvoir dans les premiers chants, il aurait pu réſulter de grands effets, de grands mouvemens & de grands tableaux du choc des intérêts oppoſés, & le poëme eût été à la fois plus régulier & plus amuſant ; mais non, la Juſtice tombe des nuës dans le ſixieme chant, la Piété auſſi. On ne ſait d'où elles arrivent, ni pourquoi elles arrivent, & s'il

faut que la fin de tout ouvrage réponde à son commencement, ne pourroit-on pas dire à Boileau, ont ajouté ces connaisseurs; y pensez-vous, Monsieur, de parler sérieusement à votre Ariste, en finissant, après lui avoir dit ironiquement dans votre début :

Et gardez-toi de rire en si grave sujet.

Je ne sais si je me trompe, M. le Marquis; mais il me semble que le sixieme chant du Lutrin est un petit poëme à part & indépendant des cinq premiers, & qu'on pourrait le lire avec plaisir & avec intérêt, sans connaître ceux qui le précedent. Quel dommage que ce ne soit pas une tragédie! On pourrait retourner contre cet Ouvrage le vers que Boileau a appliqué à l'Astrate de Quinaut :

Et chaque acte en sa piéce est une piéce entière.

Quelques détails de ce poëme prêtent encore plus à la critique, & ne sont pas moins répréhensibles que le fonds. Comment peut-on, par exemple, admirer dans le cinquieme chant certains traits de cette querelle qui arrive chez le Libraire Barbin? Il y a des allusions heureuses, je l'avoue; mais lorsque l'Auteur prétend qu'un volume de Quinaut mollit contre la tête du Chanoine Fabri, parce que c'est *un doux & ten-*

dre Ouvrage, ne trouvez-vous pas cette plaisanterie forcée & hors de la nature? Eh quoi! parce que les vers d'un homme sont doux, faut-il en conclure que le livre qui les renferme a la même douceur, & qu'il ne doit faire aucun mal, lorsqu'il est rudement lancé contre quelqu'un? Je suppose qu'on reliât pesamment les Opéra de Quinault, qu'on mît sur la couverture un large fermoir où de gros cloux seraient attachés, Boileau les prendroit-il pour des pommes cuites, si par hasard on les lui jettait à la tête? Quel rapport peut avoir une chose purement spirituelle avec ce qui n'est que matériel? Dépouillez-vous un moment de votre vieux respect, M. le Marquis, & vous conviendrez avec les bons esprits, que c'est-là une pointe dans toutes les régles, & que les vers sur le poëme de *Charlemagne dont le Chapelain Garague est atteint*, en renferment une du même genre, qui ne saurait jamais trouver grace aux yeux de la raison.

Un Ecrivain moderne paroît avoir imité cette détestable maniere dans le chant quatrieme d'un Poëme bien inférieur au Lutrin. Il y suppose que M. Marmontel éteint un vaste incendie, en jettant au milieu des flammes le Roman philosophique de Belisaire. Quelle puérilité! ou plutôt quelle sottise! La Poésie sans doute ne vit que d'images; mais, quelqu'ardent que soit le désir

qu'on a d'aiguiser une épigramme, il faut que les figures soient justes & les images naturelles, sans quoi l'épigramme retourne contre celui qui la fait, & le perce d'un dard d'autant plus aigu, qu'il a été lancé par la haine (1). Serait-il vrai que l'amour de la satyre aveugle les Auteurs qui ont montré le plus de talent, & que le Ciel les punit du mal qu'ils font à autrui, en leur ôtant quelquefois la moitié de leur génie ?

Ronsard vivait au tems des fraises, des collets montés, des coëffes à pointe & des manches & pourpoints à balaines : ses écrits, surchargés de faux ornemens, devaient beaucoup ressembler aux parures contemporaines, & il est tout simple que M. P... qui n'a point le jugement & le sens exquis

---

(1) Je suis loin cependant de croire la plaisanterie de Boileau aussi mauvaise que celle de l'Auteur de la Dunciade. Il n'y a qu'une absurdité dans celle de Boileau, & j'en vois deux bien révoltantes dans celle de M. P... Il faut supposer deux choses pour trouver celle-ci supportable, qu'un livre jetté dans le feu n'y doit point brûler ; premiere impossibilité physique ; & que, loin de brûler, il doit éteindre un incendie ; seconde impossibilité bien plus grande encore. Boileau au moins ne choque qu'une fois la vraisemblance, & M. P.... dans un seul trait accumule tout ce qui peut choquer le sens commun qu'on dirait qu'il a perdu, la physique qu'il ne connaît pas, & le goût dont il se croit l'arbitre.

de Boileau, donne bravement à ses vers les atours du premier âge de notre Poésie; mais Boileau, qui s'est tant moqué de Ronsard, devait-il l'imiter même une seule fois?

D'aussi mauvais exemples donnés par le législateur de la Poésie Françoise ne peuvent point, quoique vous en disiez, influer sur elle d'une maniere heureuse, & M. P... & d'autres plats imitateurs de Boileau en ont fourni des preuves; mais c'est de l'essence même du Lutrin que je dois tirer les plus fortes. Cet Ouvrage, comme je crois l'avoir déja indiqué, offre souvent çà & là des morceaux parodiés de l'Enéide & de l'Iliade; & vous n'ignorez pas que la parodie n'est que l'art de tourner les belles choses en ridicule, & de les présenter sous un jour qui fasse réjaillir sur elles une sorte de mépris: art facile, mais dangereux, sur-tout lorsqu'il est exercé par un homme habile; art qui devait sur-tout plaire à Boileau. Ce timide & froid Ecrivain, n'ayant pu atteindre aux sublimes conceptions d'Homère & de Virgile, les a, pour ainsi dire, rabaissés jusqu'à lui: il s'est emparé des riches draperies dont sont revêtus leurs héros, & en a taillé des habits pour des pygmées. Qu'est-il arrivé de-là? Que ce mélange de grandeur & de petitesse, de plaisanterie & de gravité, autorisé & consacré par l'admiration, a nui au désir qu'on aurait

pu avoir après Boileau de composer des Epopées magnifiques, & qu'on a dédaigné ou craint de réussir dans un genre dont les beautés transposées & mariées avec celles d'un genre opposé lui ont mérité l'estime universelle : si Boileau eût échoué dans son entreprise, on se serait moqué de lui, & il n'aurait fait tort à personne; mais son succès l'a justifié, & par malheur il a été si grand, que, semblable aux grands Peintres d'Italie, Boileau a fondé une école, & que l'usage qu'on a fait après lui des formes mi-parties qu'il a créées dans notre langue, a été substitué insensiblement aux formes simples & antiques des Latins & des Grecs, les seules que la nature avoue. Que d'Auteurs enfin, depuis la publication du Lutrin, ont ouvert une grande bouche pour souffler dans une petite flûte !

Et vous croirez encore & vous soutiendrez que Boileau mérite notre reconnaissance ? Mais de grace, M. le Marquis, dites-moi, je vous prie, quel bien a pu faire un homme qui, dans sa Satyre neuvieme, nomme neuf fois Cotin, pour faire rire aux dépens de cet infortuné rimeur ? Est ce ainsi que l'on s'y prend pour corriger ? n'est-ce pas d'ailleurs s'armer d'une massue pour écraser un ciron ? n'est-ce point abuser de ses forces ? & n'y a-t-il pas de la lâcheté à se mesurer avec un ennemi infiniment plus faible que soi ? Quel bien

a pu faire un homme qui n'a trouvé que du clinquant dans le Taſſe où brillent tant de ſaphirs? un homme qui n'a vu dans les Opéra de Quinaut que des *lieux communs de morale lubrique*, & qui a donné à Voiture un rang bien plus élevé qu'à ce tendre & ſenſible Quinaut? Quel bien a pu faire un homme qui ne ſait guères manier qu'une arme, celle de l'ironie, & qui, avec l'amour de la vérité, emprunte, à chaque inſtant, l'apparence du menſonge? un homme qui flate les grands & les heureux du ſiécle, & ſe moque de la vertu ſans appui & du talent dans l'indigence? un homme qui fond avec brutalité ſur un ſexe qui a des défauts, mais dont les vices nous appartiennent, & qui furieux de ce qu'une femme lui reproche un trait d'ignorance, lui dit des injures groſſieres, & la raille, parce qu'elle n'eſt pas auſſi ignorante que lui? un homme à qui un Académicien Français, un de ſes confreres, pourrait reprocher la perte de ſa raiſon, plus prétieuſe que la vie? un homme qui, dans ſa querelle avec un Philoſophe, s'emporte comme un inſenſé, tandis que le Philoſophe ne ceſſe de lui donner un exemple contraire, & qui, pour prouver qu'il a raiſon, fait une Ode ſur Namur que ni le Philoſophe ni perſonne n'a pu lire? un homme qui... Mais où m'emporté-je moi-même? N'imitons pas Boileau, & ne faiſons pas croire que j'ai tort, lorſque

lorſque ma cauſe n'eſt point mauvaiſe; quittons même le ton ſérieux, & tâchons d'égayer, s'il eſt poſſible, l'auſtérité de cette diſcuſſion.

Tandis qu'Octave & Antoine étaient aux mains, pour ſavoir à qui appartiendrait l'empire du monde, un citoyen de Rome ſe ſervit d'un moyen aſſez adroit pour plaire au vainqueur, quel qu'il fût, & obtenir ſa protection. Il inſtruiſit ſix perroquets à dire fort diſtinctement: *Vivat Octavius*; & ſix autres à prononcer à pleine voix: *Vivat Antonius*. Antoine fut battu, comme on ſait, & obligé de prendre la fuite. Mon homme alors tord le col aux ſix crieurs Antonins, & ayant placé les ſix autres ſur ſa fenêtre, au moment où Octave faiſait ſon entrée triomphale dans Rome, voilà les oiſeaux jaſeurs qui chantent tous à la fois: *Vivat Octavius, vivat Octavius*. Ce prodige étonne; il frappe l'oreille du vainqueur de ſons agréables, quoiqu'ils duſſent être fort diſcordans, & l'inſtituteur des perroquets obtint des récompenſes proportionnées à ſon ingénieuſe adreſſe. Ne pourrait-on pas comparer Boileau à ce citoyen courtiſan, lorſque, ſelon les circonſtances, le caprice de la rime ou le beſoin qu'il a des gens, il place tel ou tel Auteur dans ſes hémiſtiches, & les en retire pour y enchaſſer tel ou tel autre? Perraut, Bourſaut & Henaut ont tour à tour éprouvé ces viciſſitudes. Perraut a

d'abord rempli la niche avec assez de grace : Boursaut lui a succédé, & Hainaut y fait sa demeure depuis la mort du satyrique. Quel dommage que le grand Corneille n'ait pas eu un nom terminé en *aut* ? A chaque défaite qu'il essuyait au théâtre les perroquets de Boileau, très-bien sifflés (c'est de ses vers que je parle), auraient sûrement dénoncé au ridicule l'Auteur (1) de Rodogune, des Horaces & de Cinna. J'ignore si on influe heureusement sur son siécle en donnant de pareils exemples ; mais il me semble qu'il n'est pas honnête d'avoir deux poids & deux mesures, soit pour louer, soit pour blâmer les gens dignes de nos hommages, sur ce qui n'est en eux qu'un très-faible mérite, & qu'en demandant à Moliere où il *trouve la rime*, & en s'étonnant de la voir toujours docile à ses volontés, on annonce qu'on n'admire chez Moliere que ce qu'il y a de moins admirable.

Voulez-vous permettre, M. le Marquis, qu'à propos de rime, je vous raconte une petite anec-

---

(1) Ceci est prouvé par les différentes sorties & escarmouches de Boileau contre Corneille ; il le baffoue dans l'Art poétique, & l'on connaît son indécente épigramme contre l'Agésilas & l'Attila. Corneille était fort vieux, lorsqu'il donna ces deux piéces, & l'on sait le nom que mérite celui qui ne respecte pas un lion dans le repos.

dote qui n'eſt point du tout étrangere à mon ſujet? Un Poëte biſarre, fort honnête homme d'ailleurs, donna, il y a quelque tems, une comédie intitulée *le Suborneur*, dont les rimes étoient ſi riches, qu'au lieu de ſonnettes ou de grelots, on aurait pu dire que l'Auteur avait attaché des bourdons de paroiſſe au bout de chacun de ſes vers. Ce Poëte m'avait prié de communiquer ſa Piéce à M. d'Alembert, & de lui demander ce qu'il en penſait. Je la remis à ce dernier; il la lut, ou du moins s'efforça de la lire; mais comme il s'était apperçu que je m'intéreſſois à l'Auteur, chaque fois que je l'interrogeais, il évitait de me répondre. Je m'apperçus moi-même de ſa délicateſſe. Il me fallait cependant un jugement quelconque, & pour exciter M. d'Alembert à l'indulgence, je lui dis un jour, après avoir paru ſouſcrire à ce que ſon ſilence me faiſait entendre: convenez du moins que l'Auteur de cette comédie rime bien richement. Oh! oui, me répliqua-t-il avec ſa vivacité ordinaire, & cet air fin & ſpirituel qui tenait plus de l'eſpiéglerie que de la malice, oh! oui, c'eſt un furieux rimeur.

Ne pourroit-on pas en dire autant de Boileau au ſujet de la *Satyre à Moliere?* Il y a de fort belles rimes ſans doute; mais y a-t-il autre choſe que des rimes! Eſt-ce l'Auteur du Tartuffe & du

Misantrope, c'est-à-dire, le Moraliste le plus profond, l'observateur le plus judicieux, le Peintre le plus séduisant, & le plus vrai des sotises humaines, le contemplateur par excellence, car c'est ainsi qu'on le nommait, est-ce Moliere enfin qu'il fallait caractériser par le vers suivant?

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Ce vers pouvait convenir à un faiseur d'acrostiches, de bouts rimés & de rondeaux, au pointilleux Benserade peut-être; mais nous donne-t-il la moindre idée du plus grand Philosophe qui ait jamais été? Et remarquez, je vous prie, que les autres satires de Boileau sont presque toutes aussi vuides de pensées neuves & fortes, & de ces grands traits de lumiere qui frappent le lecteur d'un éclat subit & imprévu, le font tantôt descendre en lui-même, tantôt l'élevent jusqu'à la source primitive de son être, & le promenent dans tous les coins de l'univers sur les aîles de la méditation. Observez qu'il est toujours superficiel, & commun, même lorsqu'il traite des matieres les plus susceptibles de raisonnement & de discussion, & que bien différent d'Horace qui paraît toujours être au-dessus de son sujet, il semble toujours écrasé par le sien. Celui de l'*Homme*, par exemple, lui tombe sous la main; il n'en est point de plus riche; il n'en est point qui puisse

être creusé avec plus de fruit, & qui offre un champ plus vaste à la reflexion, voyez comme son début est sec, insignifiant, & même trivial :

De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre & nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Oh ! que le Juvenal d'Angleterre, oh ! que l'impétueux Rochester entre en matiere d'une maniere bien plus vive, lorsqu'il traite le même sujet !

Infortuné d'être homme, & d'avoir pour prison
Le corps d'un animal si fier de sa raison,
Que ne m'est-il permis d'en changer tout à l'heure ! &c....

Comparez ces deux satyres, M. le Marquis ; vous verrez dans celle-ci déborder tout le fiel d'une misantropie sublime, & telle que l'inspire ordinairement aux ames énergiques la passion de la vertu : vous verrez dans l'autre, qu'*une chevre qui broute a l'esprit mieux tourné que n'a l'homme, qu'un docteur*, même de Sorbonne, *est moins savant qu'un âne*, & cent autres lieux communs exprimés, je l'avoue, en vers très-harmonieux & très-précis, mais qui n'offrent que des sons à l'oreille, & ne laissent rien dans la tête ni dans le cœur.

Puisque Boileau avait une question à faire à

Moliere, que ne demandoit-il à ce grand homme où il avait trouvé le caractere admirable du Misantrope? C'est celui-ci qui est véhément tout-à-là-fois & comique, profond & élevé dans ses sorties contre le genre humain; c'est celui-ci dont l'influence a pu être utile par l'indignation qu'il exhale contre le vice, & qu'il fait partager aux spectateurs. Le voilà notre véritable Satyrique! Le voilà notre Lucilius, notre Juvenal, notre Rochester! Ce ne sont point quelques vains rimailleurs qu'il attaque, ce n'est pas un Chapelain, un Cotin, un Cassagne, qu'il immole à sa noble & respectable fureur: ce sont les préjugés, les abus du pouvoir, la mauvaise foi, la flatterie, la coquetterie perfide, la calomnie au dard acéré, la médisance au cruel sourire; ce sont tous les vices ensemble, & quelle autre maniere de les combattre? quelle autre de les terrasser? Alceste, bien différent de Boileau, ne fait que des peintures générales; il ne nomme personne, & les traits qu'il lance frappent d'autant plus sûrement, qu'ils frappent de tous côtés, semblables à ces globes meurtriers qui éclatent au milieu d'une armée, & dont on ne peut éviter les carreaux qu'en se jettant ventre à terre.

Oui, M. le Marquis, oui, dussiez-vous me trouver exagéré, je vous jure qu'il y a tel acte du Misantrope que je préfere à toutes les satyres

de Boileau. Je dirai plus, je vous demanderai moi à quoi peut servir la satyre personnelle & particuliere, la satyre qui nomme les Auteurs & les écrits, dans un pays où naturellement on est si enclin à blâmer, dans un pays où l'on juge avant de connaître, où des moqueries sont presque toujours des arrêts, où un bon mot détruit quelquefois l'ouvrage de quarante années? Vous connaissez le français, M. le Marquis, vous savez qu'il chansonne ses Généraux, lorsqu'ils n'ont que sauvé la patrie ; vous savez sur-tout que les fruits du génie sont plus que tout le reste en proie à sa légere humeur : vous savez qu'il a d'abord sifflé le chef-d'œuvre du Misantrope dont je parlais tout à l'heure, & la tragédie de Phédre, chef-d'hœuvre d'un autre genre qui n'était pas moins digne de ses respects. Pourquoi donc, au lieu de le corriger par des leçons douces & persuasives, pourquoi, au lieu de le ramener à l'indulgence qui est le lien de la société & la plus aimable de toutes les vertus, pourquoi, dis-je, renforcer en lui ce caractere de malignité & d'injustice, en lui donnant continuellement l'exemple de l'injustice & de la malignité?

Boileau, dites-vous, nous a rendu le grand service de *former Racine*, & d'en faire présent à la nation. Je crois avoir prouvé que l'excessive sévérité de Boileau ne lui permettait guères

d'avoir des éleves; & s'il faut dire naïvement ce que je pense, je crois au contraire que c'est Racine qui a formé Boileau, & que ce n'est pas là son plus bel ouvrage. On ne forme pas un homme à qui la nature paraît avoir tout donné, & qui apporte avec lui, en naissant, tous les germes du génie. Or, Racine était un prodige à dix-huit ans; il est aisé de s'en convaincre, en ouvrant l'oreille à la tradition, & en lisant sur-tout les *Mémoires* que Racine le fils a publié *sur la vie & sur les Ouvrages de son pere.* Si Racine profitait quelquefois des conseils de Boileau, celui-ci ne tirait pas un moindre avantage de ceux de Racine; les Mémoires déja cités nous l'apprennent; on y lit *que ces deux amis avaient un égal empressement à se communiquer leurs Ouvrages avant que de les montrer au public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre & égale docilité.* Le fils de Racine dans un autre endroit, en parlant des Lettres de Boileau & de son pere: *On verra dans les Lettres suivantes tout commun entre les deux hommes qui s'écrivent, amis, intérêts, sentimens & ouvrages.* L'Auteur de Phédre, d'Athalie, de Mithridate, d'Iphigénie, de Britannicus, a montré infiniment plus de génie & de talent que celui des Satyres & de l'Art poétique. Vous n'en disconviendrez pas, M. le Marquis; & n'est-il pas ordinaire que dans une société d'amis

qui se font part de leur avoir, celui qui est le plus riche donne le plus à l'autre? Boileau d'ailleurs n'ayant jamais eu, à ce qu'il paraît, le génie du théâtre, puisqu'il n'a point laissé de tragédie, quelles remarques si importantes pouvait-il donc faire à Racine? Le plan est, sans contredit, ce qu'il y a de plus difficile à faire dans une tragédie. Ceux d'Iphigénie & d'Athalie sont les deux plus belles conceptions dramatiques qu'une tête humaine puisse enfanter; & quelle apparence y a-t-il qu'elles soient sorties de celle de Boileau, qui ne renfermait que des hémistiches? Il a pu, je l'avoue, en qualité de grand versificateur & de grand rimeur, donner à Racine quelques conseils sur les rimes & sur le plus ou le moins d'élégance de ses expressions. Boileau ne faisait qu'arranger les franges de la draperie, & leur donner des plis gracieux, après que Racine avait fabriqué l'étoffe & tous ses ornemens. En était-il de même de la part de Racine à l'égard de Boileau? Ce serait vouloir étrangement s'aveugler que de le croire. Qui peut le plus, peut ordinairement le moins; & je ne serais pas surpris, si quelques mémoires secrets nous apprenaient tôt ou tard que Racine a fait en se jouant, ou du moins a extrêmement perfectionné les écrits de Boileau. L'Episode de la Mollesse, l'Epitre sur le passage du Rhin sont absolument dans la maniere Racinienne; & s'il

était facile à Racine de descendre du genre sublime d'Athalie au petit genre de la satyre, il ne l'était pas à Boileau de monter de la satyre à la tragédie. Racine avait une flexibilité de talent qui le rendait propre à tout, & la monotonie de Boileau & sa froide uniformité sont assez connues. Racine a toujours plané dans les hauteurs du Parnasse. Lisez l'Ode sur la prise de Namur, l'Epitre sur l'amour de Dieu, & vous verrez si Boileau avait des aîles.

Je me suis fait de la maniere dont travaillait Boileau une idée qui vous paraîtra bisarre; mais puisque je suis en train de vous dire des choses extraordinaires, j'espere que vous me pardonnerez encore celle-ci. Je me figure que Boileau jettait d'abord ses vers sur le papier avec la moitié moins de beautés qu'ils n'en ont dans les bonnes éditions de ce Poëte, qu'il allait ensuite les réciter à ses amis, c'est-à-dire, Racine, Moliere, la Fontaine, Chapelle, Furetiere, & voici vraisemblablement ce qui en arrivait; l'un lui disait: Changez ce vers, mon cher Despréaux, & faites-le de la sorte, il sera bien plus piquant & bien plus original, & il lui donnait le vers tout arrangé: l'autre, désirant ici un développement, & là plus de précision, élaguait les redondances, & remplissait peut-être les lacunes: tous enfin, en l'aidant de leurs conseils, & même de leur

travail, perfectionnaient ses Ouvrages, sans qu'il s'en apperçût lui-même, & les mettaient insensiblement dans l'état où on les a tant admirés. Vous n'ignorez pas qu'il avait d'abord inséré ces deux vers indécents dans le portrait du satyrique Regnier :

Heureux, si moins hardi, dans ses vers pleins de sel,
Il n'avait point traîné les Muses au B. . .

& que le grand Arnaud lui entendant lire le second chant de l'Art poétique, y substitua sur le chant les deux suivants qui sont restés :

Heureux, si ses discours craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'Auteur.

Ces vers sont les deux seuls que le grand Arnaud ait jamais fait. Jugez si les cinq Auteurs que j'ai nommé ci-dessus, qui passaient leur vie à en composer de charmants, ont rendu souvent des services de ce genre à l'Auteur des Satyres & de l'Art poétique. Ce qui me ferait croire que ma conjecture est très-voisine de la vérité, c'est que les cinq amis de Boileau, sans en excepter le bon la Fontaine, avaient tous un secret démon qui les poussait à se moquer du pauvre monde. Racine en a donné des preuves dans ses Epigrammes ; Moliere, dans ses Comédies ; Furetiere, dans ses Pamphlets contre l'Académie Française ;

Chapelle, dans ses bons mots dont on se souvient encore, & la Fontaine dans le Florentin & quelques-unes de ses Fables qui sont des allégories très-malignes de ce qu'il voyait se passer sous ses yeux. Ainsi l'esprit de Boileau était un composé de tous ces esprits, & sa malice, peut-être une réunion de toutes ces malices; car vous n'ignorez pas l'horoscope que son pere en avait tiré, lorsqu'il était encore enfant : *pour Colin, c'est un bon garçon, il ne dira du mal de personne.*

N'avons-nous pas vu de notre tems un mauvais singe de Despréaux colporter, le matin, chez la plupart des Littérateurs modernes ses informes lambeaux satyriques, & les consulter tantôt distributivement, tantôt collectivement sur la maniere dont il fallait ajuster & coudre ensemble ces poétiques haillons, pour leur donner une forme qui les rendît susceptibles de paraître au grand jour ? Ne l'avons-nous pas vu recueillir avec un soin religieux les moindres observations qu'on lui faisait, & les critiques souvent très-heureuses dont une indulgente facilité honorait ses ébauches grossieres? Je me souviens qu'un jour je le trouvai chez un de mes amis où il lisait ce qu'il a intitulé *mon Apologie*, & qu'étant arrivé au moment où il récitait avec une voix rauque & des roulemens d'yeux effrayans ces vers fameux sur un Littérateur estimé & très-digne de l'être :

Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique.

je me souviens, dis-je, qu'il avait mis *au lit académique*, au lieu d'*au trône académique*, & que cet ami (*quoique ce ne fût pas le grand Arnaud*), lui dit au même instant: *Que signifie le lit?* Pourquoi le lit académique? Parce que je suppose qu'on dort sur le fauteuil comme sur un lit, répondit Gilbert. Mettez *au trône académique*, répliqua le Critique. Cela sera bien plus plaisant. Le Satyrique obéit; & si ces vers ont fait une si grande fortune, je vous le demande, M. le Marquis, est-ce à Gilbert qu'en doit revenir la gloire?

La plupart des Auteurs qui composent de ces sortes de poésies, ressemblent à cet homme dont parle Gellert dans sa charmante *histoire du Chapeau*. Cet homme le porte d'abord sans être retappé: un second, après y avoir bien réfléchi, imagine d'en relever les deux bords, & le dernier y ajoute une troisieme corne. Le génie de Boileau allait bien jusqu'à relever les deux bords de sa coëffure poétique, mais pour la forme triangulaire, il y a grande apparence que ses amis la lui donnaient, tant ils aimaient peu que leurs propres vers restassent avec les aîles rabattues. Vous me direz

peut-être que les Ouvrages de Boileau n'ont pas été perfectionnés plus que d'autres par les conseils de l'amitié, & que j'ai tort de les citer pour exemples, plutôt que ceux de Corneille, de Moliere, la Fontaine, &c. Pardonnez-moi, M. le Marquis, on aide plutôt un Satyrique qu'un autre Poëte, par la raison qu'on est un peu plus enclin à la malignité qu'à tout autre sentiment lorsque l'on court la noble carriere des beaux Arts, par la raison qu'on n'est pas toujours très-fâché d'égratigner son rival, en se servant adroitement d'une patte étrangere, & que l'abeille darde bien plus souvent son aiguillon, qu'elle ne dépose son miel.

On n'a qu'à lire la Prose de Boileau, pour se convaincre qu'il faisait ses vers en compagnie. Elle est plus que médiocre, & il y a grande apparence qu'il la composait tout seul, & que surtout il ne la montrait pas, avant que de la faire imprimer. Celle de Chapelain est infiniment supérieure à la sienne, & si je ne craignais de vous mettre en colere, ou pour le moins de me faire comparer à Pradon, Cotin, Desmarets & Bonnecorse qui ont écrit contre Boileau, je tenterais de vous prouver que celui-ci était moins Poëte que Chapelain. J'ai connu un homme de lettres qui en était tout-à-fait convaincu, & voici le raisonnement qu'il me fit un jour pour m'en convaincre moi-même.

L'Ode eſt de tous les genres de poéſie, diſait-il, celui qui demande le plus de talent dans le Poëte, celui qui ſuppoſe le plus d'inſpiration, & par conſéquent de génie. Boileau n'a jamais fait que de mauvaiſes Odes, & celle que Chapelain a adreſſée au Cardinal de Richelieu eſt très-belle : donc Chapelain était plus Poëte que Boileau.

Ce raiſonnement eſt ſpécieux; c'eſt un ſophiſme véritable : auſſi me garderai-je bien de m'en faire une arme vis-à-vis de vous pour le triomphe de ma cauſe. J'aime mieux vous rappeller ce que le même homme ajoutait pour démontrer ce qu'il appellait les avantages de Chapelain ſur Boileau, & vous verrez que ces avantages ne ſont pas tout-à-fait des chimeres. On croit communément, reprenait-il, que c'eſt à Boileau que la Nation doit Racine; & moi je prouve que c'eſt à Chapelain.

Lorſque Racine eut compoſé ſon *Ode ſur le mariage du Roi*, l'un de ſes premiers Ouvrages, c'eſt à Chapelain que d'abord il l'envoya pour le conſulter. Celui-ci, par l'amitié que lui témoignoit M. Colbert, & par la gloire qu'il avait acquiſe, diſpoſait alors des penſions & de la renommée. Je ne penſe pas que jamais on ait vu des tritons dans la Seine : une des ſtrophes du jeune Racine offrait cependant cette incroyable bévue. Boileau n'aurait pas manqué de la relever

dans une longue Satyre : Chapelain ne remarqua dans l'Ode que les véritables beautés ; il la loua beaucoup il alla voir le jeune Poëte, l'encouragea avec bonté, l'exhorta à ne plus mettre des Dieux marins dans une riviere, & en ayant parlé le premier à M. Colbert, il lui obtint de ce Ministre une gratification de cent louis, & le fit coucher sur la liste des gens de lettres pour une pension de six cent livres. Quelle grandeur d'ame ! quelle noblesse ! & que les procédés de Boileau envers Chapelain furent différens de celui-là ! A peine les douze premiers Chants de la Pucelle eurent paru, que Boileau alla par-tout décrier cet Ouvrage, & le tourna en ridicule, ainsi que son Auteur & par écrit & de vive voix. Je conviens que le style en est rude & âpre ; mais le sujet en est national plus encore que ne l'était pour les Romains celui de l'Enéïde. Tous les Français doivent s'intéresser vivement à une fille extraordinaire envoyée de Dieu pour le rétablissement de la France. Le plan d'ailleurs en est assez bien conçu, & si Boileau avait eu autant d'indulgence que de philosophie, deux qualités qui vont ordinairement ensemble, au lieu de tourmenter Chapelain, au lieu de le harceler, de lui faire sans cesse la guerre à coups d'épingles, il lui aurait au contraire donné des conseils sur le style, les caracteres, les incidens de son

Poëme ;

Poëme ; il l'aurait loué sur ses beautés, l'aurait éclairé sur ses défauts, & le bienfaiteur de Racine serait peut-être devenu aussi grand que Racine & Boileau. Chapelain a montré en cette occasion plus de vertu que Boileau ; il a influé sur les lettres d'une maniere bien plus heureuse, & ne lui dût-on que Racine, il mériterait mille fois plus de respect que son indomptable détracteur.

Ce second raisonnement me paraît valoir un peu mieux que le premier, & mon homme m'en fit un troisieme que je trouve bien préférable aux deux autres.

S'il est vrai, ajoutait-il, que Boileau soit le *Poëte de la raison & l'amant de la vérité* (ce sont vos propres paroles, & vous voyez qu'il vous avait lu), comment se fait-il que la plupart de nos Ecrivains philosophes se soient déclarés contre lui ? Pourquoi Fontenelle, Voltaire, Helvétius, Murat, Vauvenargues, l'ont-ils accusé d'injustice & de partialité ? pourquoi n'a-t-il jamais pu captiver l'admiration de Messieurs (1)

(1) Lisez une Satyre sur le luxe, un peu meilleure que les Satyres de Boileau, vous y verrez que M. l'Abbé de Lisle lui reproche d'avoir *immolé Cotin* à la rime ; lisez ce qu'en dit M. de Saulx dans son excellent *Discours sur les Satyriques Latins*, qui sert de préface à

Marmontel, Mercier, de Condorcet, du Saulx, l'Abbé de Lisle, &c. Pourquoi ces Auteurs qui sont grands partisans de la vérité & de la raison, ont-ils vu dans Boileau une raison si commune & tant d'erreurs mêlées à la vérité?

Voilà, lui répliquai-je, une armée redoutable qui s'est en effet souvent élevée contre les opinions, & sur-tout les jugemens de Boileau. Mais pourquoi, après tous ces grands noms, n'ai-je pas entendu le vôtre? Moi, répliqua-t-il, vous voulez que j'ose me mêler parmi ces combattans illustres? — Pourquoi non? — Eh bien! soit. Mais que je sois derriere mes généraux, & seulement pour garder le bagage.

Je ne finirois point, M. le Marquis, si je vous racontais ce qu'il me dit encore sur Boileau & sur ses Ouvrages; & cependant il est tems de finir. Résumons.

---

la belle Traduction de Juvenal; lisez l'Eloge de Perrault par M. le Marquis de Condorcet, qui nous rappelle si bien les graces & la profondeur de Fontenelle; lisez l'Essai sur l'*Art dramatique* de M. Mercier, Ouvrage plein de vûes neuves, exprimées avec une hardiesse qui devient malheureusement trop rare de jour en jour; lisez enfin l'*Essai sur le Goût* de M. Marmontel que j'ai déja cité dans cette Lettre, à qui il ne manquerais pour plaire généralement que d'être écrite comme cet Essai sur le Goût.

Des hommes de génie rabaiſſés, & des Nains élevés juſqu'aux nuës dans des jugemens dictés par la haine, par la partialité ou le caprice; des ſujets défectueux ou meſquins, couverts de formes ſi poétiques & ſi ſéduiſantes, qu'il eſt impoſſible d'en appercevoir l'inutilité & la petiteſſe; un Code de loix ſi rigoureux, qu'il enveloppe dans ſes condamnations l'innocent & le coupable: toute la majeſté, toute la grandeur du Poëme épique appliquée à une anecdote de ſacriſtie, des préceptes impoſſibles à ſuivre, & des exemples dangereux à imiter, voilà ce qu'on peut reprocher à Boileau; & vous voulez qu'il ait influé d'une maniere heureuſe! Non, non; lorſque l'Académie de Nîmes a propoſé l'influence de Boileau pour le ſujet d'un prix d'éloquence, elle n'a pas cru que cette queſtion pût être traitée autrement que je viens de le faire. Cette Académie renferme dans ſon ſein des hommes qui joignent la profondeur des connaiſſances à la hauteur de la penſée, des hommes qui ne ſe laiſſant jamais éblouir par l'éclat des ſuccès, ne voient que le bien & non le bruit qu'un Littérateur a pu faire; & quoique la couronne ait déja été décernée à un Ecrivain qui eſt du même avis que vous, les Juges du camp n'auraient pas craint de l'accorder à celui qui aurait oſé contredire l'un & l'autre. Que ne ſuis-je un Che-

valier plus aguerri à ces sortes de combats ! & sur-tout plus sûr de mes armes ! j'aurais relevé [illegible] comme ils le désiraient, & peut-être.... [illegible] n'aurait pas fallu pour cela que vous fussiez descendu dans l'arêne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier de * * *

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE